

Des styles et des couleurs

Jacques Folch-Ribas

Volume 19, numéro 6 (114), novembre-décembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60024ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1977). Des styles et des couleurs. *Liberté*, 19(6), 100–102.

littérature française

DES STYLES ET DES COULEURS

Les *Cahiers Céline* et le numéro 2 de ces cahiers en particulier — je viens de le lire d'un trait — c'est de la lecture tonique. La belle santé de lecture. Céline a beau nous dire en se moquant que chaque époque ayant besoin d'un vieux fou des lettres et la nôtre n'ayant plus le vieux Léautaud, c'est à lui Céline que ce rôle échoit, il n'en reste pas moins que la comparaison est juste, sans blague : il y a entre Léautaud et Céline des harmoniques bien nettes. Un air de famille qui ne tient pas seulement à la rouspétance érigée en art. Les styles, aussi, s'accrochent et se répondent, parfois, chez ces deux ermites-nés. Un certain mépris, et une franchise brutale, qui font dire à Céline, par exemple : « Les sujets n'ont aucune importance. J'écris pour écrire. J'ai toujours écrit pour écrire, mais j'ai publié pour du fric et je me fous du lecteur ».

Plus loin, à propos de la création littéraire, et de ceux que Céline peut appeler des *écrivains-sages* : « On n'a jamais réussi à faire raisonnablement un enfant. Rien à faire. Il faut un moment de délire pour la création ».

✱

De Baudelaire, cité par Céline : « Je sais que l'amant passionné du beau style s'expose à la haine des multitudes, mais aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incomparable de ce siècle (...). Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. »

✱

A propos de la critique littéraire : « Aujourd'hui, on découvre un Balzac par semaine, et trente George Sand. Du vent ! Il n'y a personne ! Le charlatanisme mangera le roman. » Ce qui est particulièrement réjouissant à lire, quand on se gave comme moi (et les amis les meilleurs, les miens) de lectures comptes rendus sur les romans actuels. Le Monde, le Figaro, le Nouvel-Express-Point-Observateur, les Nouvelles Littéraires, nous donnent régulièrement tant d'assurances que le roman se porte bien, qu'on se prend, après lecture, la tête à deux mains, en se demandant : — Mais suis-je fou ? Lisé-je ? Sont-ce des menteurs ou m'abusé-je ?... etc. Alors, Céline gentiment nous venge et nous rassure — paradoxe de sa part — avec ce merveilleux doute qui l'a toujours animé, cette belle lucidité qu'hélas parfois il perdit, bêtement, comme un vagabond amoureux de la liberté qui soudain s'égare dans un taillis inextricable (le racisme) d'où il ne peut sortir qu'en lui laissant des lambeaux de chair et de vêtements.

*

Autre exemple de lucidité, voire de vision prophétique : « La civilisation de l'Image ouvre à la littérature la voie des profondeurs, la littérature de l'avenir exploitera les tréfonds de l'homme, elle sera celle du réalisme intérieur total, ou ne sera plus : le cinéma, la télévision ont condamné à mort les récits descriptifs de surface. » Ainsi Céline, avant nous tous, gratte le récit qu'il appelle *de surface* pour affirmer le style, le bon vieux style, la bonne vieille notion de style qui tout au long des pages de ce livre, et presque à chaque entrevue rapportée dans ces pages, surgit de ses lèvres : « Je suis un styliste », répète Céline à maintes reprises.

*

On vient de publier dans une collection de poche (10.18) la traduction française du *Journal d'un écrivain*, de Virginia Woolf. C'est la première traduction, à ce que je crois. C'est en deux volumes, plus de six cents pages, et il s'agit de tous les textes ayant quelque chose à voir avec la littérature que l'on ait pu extraire du *Journal intime* laissé par Virginia. Son mari Léonard Woolf s'est chargé de cette tâche : choisir dans les vingt-deux volumes (!) du *Journal*, portant sur 26 ans, tout ce qui concerne la littérature.

A lire par petites doses : il y a la passion de l'écrit, il y a l'intelligence, il y a surtout les courages. Virginia Woolf les avait tous, dirait-on. Celui d'entreprendre les travaux les plus rebutants, mais qui lui semblaient utiles à la cause de l'intelligence. Celui de rester elle-même, malgré la présence autour d'elle de tant de talents, voire de génies.



Ainsi, par exemple, à propos de l'*Ulysse* de Joyce, elle n'hésite pas à rompre avec l'opinion générale, celle des amis et surtout celle des vedettes littéraires du temps. Elle lit, et elle note : « ... puis (j'ai été) embarrassée, assommée, irritée et déçue par cet écoeurant étudiant qui gratte ses boutons (...). A mon avis c'est un livre inculte et grossier, le livre d'un manœuvre autodidacte et nous savons combien ces gens sont déprimants ! Egoïstes, insistants, rudimentaires, stupéfiants et pour finir dégoûtants. Quand on peut se procurer des viandes rôties, pourquoi les manger crues » ... Il est clair que ces jugements sont exagérés, et Virginia relira Joyce, lui trouvant, à la fin, des qualités qu'elle s'empressera de noter. Mais, en attendant, l'extrême franchise de ces notations est une bouffée d'oxygène pour le lecteur que je suis, habitué à n'attendre des écrivains que des jugements pondérés, réfléchis (comme on dirait narcissiques ?) en un mot mitigés, horrible mot qui fait macédoine et sucre-sel ... Virginia ! Virginia ! C'est votre sensible peau que l'on aime, et votre humeur de fil de rasoir !



Courage aussi, et de taille : celui de l'insuccès. Que ses livres, par exemple *Orlando*, ne rencontrent que cinquante lecteurs, on dirait qu'elle s'en accommode avec stoïcisme. Sûre d'elle, d'une admirable sûreté qu'on aimerait posséder.



Quelques jours avant sa mort, Virginia Woolf dans un de ces raccourcis dont elle a le secret, note ceci : (ce sont les dernières lignes du livre) « Et maintenant, je m'aperçois non sans plaisir, qu'il est sept heures, et que je dois préparer le dîner. Haddock et chair à saucisse. Il est vrai, je crois, que l'on acquiert une certaine maîtrise de la saucisse et du haddock en les couchant par écrit. »

JACQUES FOLCH-RIBAS